

Dr. Bourget

Une traque au loup en 1894



Editions le Pèlerin

COLLECTION "JADIS"

NO 125

Dr. Bourget

UNE TRAQUE AU LOUP EN 1894

Texte paru pour la première fois dans la
Revue du 18 août 1894

EDITIONS LE PELERIN

2000

I N T R O D U C T I O N

Le loup était disparu, traqué par l'homme jusqu'au dernier, le considérant néfaste et sanguinaire, défauts à vrai dire essentiels de son comportement qu'il avait la ruse, et la mauvaise foi, selon une mentalité bien connue, d'attribuer aux espèces en voie d'extinction dont il souhaitait ardemment l'extermination complète. Pour tuer son chien, ne faut-il pas dire qu'il a la rage ? Situation sur laquelle on pourrait s'étendre à l'infini et de laquelle on pourrait tirer de sages renseignements, plus encore que pour le loup, pour l'homme.

Que le loup se soit repu de bétail, quand le givier se fit rare parce que lui-même trop chassé par l'homme, c'est une quasi certitude. Et le bétail, peut-être aurions nous pensé de même à l'époque, capital essentiel d'un domaine, richesse à peu près exclusive du terrien, mis à part le sol nécessaire à sa survie, méritait qu'on le protège. Mais que l'on ait cru ou que l'on ait dit que le loup était l'ennemi héréditaire de l'homme, alors que toujours il le fuyait, qu'il avait même assassiné, cela est manifestement faux. Notre histoire, et autrefois les loups en faisaient intégralement partie, on trouve des références propre à l'espèce, et dans les écrits de divertissement et dans les archives communales, ne révèle aucune trace de mort d'homme, ou même d'enfant, survenue après une attaque faite par un loup. Et même aucune attaque réelle jamais n'est signalée. On s'en tient au bétail, et encore, celui-ci ne fut jamais agressé qu'en l'absence de témoins. Le loup étant donc d'une discrétion exemplaire dans chacune de ses chasses.

Le loup revient. Probablement qu'il ne le fera pas ici, où la cohabitation, par

la peur qu'il engendre au-delà des siècles et des raisons, pourrait être trop difficile, mais surtout attiser trop de passions. Et toujours celles-ci débouchent sur des crispations des personnes en confrontation, les pour et les contre, qui n'offrent que des luttes sans issue, douloureuses même, plus que le combat réel en vue de la réintroduction d'une espèce, oeuvre pourtant positive et salutaire en soi.

Le loup est à la mode, même! Pour preuve, il n'était pas facile autrefois de trouver une photo de l'animal, aujourd'hui c'est aisé. Nombreuses sont les revues où l'étude de ses moeurs a été faite, ou de son comportement face à l'homme et autres espèces.

Alors il est bon de se retourner encore une fois sur ce qui a été vécu. Et c'est en somme pas de la très vieille histoire, puisqu'il ne s'agit que de remonter d'un siècle pour retrouver les nemrods d'opérette que l'on découvrira avec grand plaisir dans les pages qui suivent.

Signalons en passant qu'à l'époque le Dr. Bourget avait acquis sa célébrité en publiant son très agréable ouvrage intitulé "Beaux dimanches" et qui en fit rêver plus d'un. C'étaient des promenades plaisantes dans nos campagnes et au bord de l'eau. C'était aussi une autre époque où le simple faisait encore recette. On n'était pas difficile. Mais on savait dans tous les cas voir les choses.

Les Charbonnières, en janvier de l'an 2000:

Rempoinet

Une chasse au fauve en 1894

TANDIS qu'en ces temps-ci, en Valais, lynx ou panthères ou tigres déciment les troupeaux, il nous souvient d'un « fauve », qui pendant l'été 1894, égorga plusieurs pièces de bétail sur le versant sud du Marchairuz.

S'agissait-il d'un loup ou d'une autre bête féroce ?

On ne l'a jamais su ! Ses crimes devenant de plus en plus nombreux, une gigantesque battue fut organisée à laquelle prirent part tous les hommes portant fusil de la région circumvoisine. Elle ne donna aucun résultat mais les chasseurs se dédommagèrent de leur insuccès en déchargeant leurs armes au petit bonheur et c'est miracle qu'à défaut du « fauve » personne ne fut atteint.

Une savante stratégie de la direction de la battue ramena tout le monde à l'hôtel du Marchairuz qui ce jour-là fit des affaires d'or et l'on raconte que plus d'un chasseur regagna ses foyers avec plus ou moins de vent dans les voiles. De cette mémorable battue, feu le Dr Bourget de Lausanne, fit un récit spirituel et pittoresque qui parut, dans la « Revue » du 18 août 1894.

Samuel Aubert.

Une traque au loup. — On nous écrit :
« Les curieux de pittoresque et les patriotes ont eu, mercredi dernier, une belle occasion de réjouir leurs yeux et de sentir tressaillir dans leur poitrine leur cœur de Suisse et de montagnard. Cette levée en masse des chasseurs de la contrée poursuivant un mystérieux fauve décimant les troupeaux, nous donnait la mesure de ce que serait un appel aux armes, si jamais un ennemi plus sérieux devait un jour envahir nos chères montagnes.

La journée était radieuse et les différents groupes devaient exécuter une battue et une marche concentrique, avec point de ralliement à l'Asile du col du Marchairuz. Ceux de la Vallée, partant du Brassus, prenaient à revers le côté nord de la montagne, tandis que les hommes du district de Nyon la remontaient par le côté sud. Le corps de l'Ouest, partant de Mollens et Bière, suivait les flancs et la crête de la montagne depuis le Mont Tendre.

Quant à nous, simples curieux, nous faisons notre possible pour ne pas gêner les opérations et nous suivons la magnifique route qui va de Gimel au Marchairuz ; nous recueillons, chemin faisant, les racontars des gens du pays. A Aubonne, nous apprenons qu'une ménagerie établie à St-Claude, dans le Jura, a été incendiée, qu'un certain nombre d'animaux féroces ont été brûlés, mais que d'autres se sont échappés ; cela se passait au printemps, et très probablement nos chas-

seurs allaient se trouver en présence de redoutables félins, panthères, jaguars, ou tigres du Bengale. Une femme cueillant des framboises avait entendu à plusieurs reprises des miaulements formidables, dans la direction du Creux de-l'Enfer, des enfants ont vu un animal immense et bizarre traversant la route vers le pré d'Aubonne.

Lynx, ours, loup, panthère ou tigre, nous sommes très perplexes, et un délicieux frisson nous parcourt la moëlle quand nous rencontrons le premier poste, établi au lieu dit : « Le Reposoir ». Nous sommes sur le théâtre des événements et les renseignements vont être plus sérieux. Les deux aimables chasseurs qui gardent ce poste, font partie du corps d'armée de Bassins ; ils penchent pour le loup, ce qui nous contrarie un peu, car nous tenions pour la panthère noire, dont nous cherchions à rappeler les mœurs, souvenir de nos lectures d'enfance, alors que nous apprenions l'histoire naturelle dans les romans de Gustave Aymard ou du capitaine Mayne Reid. Il est 10 heures du matin, et tout en causant chasse, nous faisons un de ces piques-niques de montagne, où les apéritifs de la plaine deviennent inutiles. De temps en temps, bien loin dans la montagne, nous entendons des coups de fusil ; il faut croire qu'il s'est échappé de cette malheureuse ménagerie de St-Claude, plus de bêtes qu'on ne le supposait à Aubonne.

A 11 heures, le ralliement sonne, nous nous dirigeons vers le Marchairuz en relevant les postes échelonnés le long de la route. Arrivés au pré d'Aubonne, où l'horizon devient plus vaste, nous voyons surgir de tous les coins du pâturage, des chasseurs s'avancant par petits groupes ; aucun d'eux ne paraît victorieux. Cependant voilà du nouveau : un chasseur de la Vallée expose d'une voix rendue vibrante par l'émotion, que leur groupe a vu le loup à quelque 100 mètres du Chalet du pré d'Aubonne ; il a passé tout près d'eux ; il était gros comme un chien du St-Bernard ; il avait une grande queue en panache et il était tout jaune.

Ce sont les premiers renseignements précis de la journée. Pourquoi ces braves chasseurs n'ont-ils pas tiré, voilà ce qui semble extraordinaire à de simples citadins, mais ce qui ne surprendra nullement ceux qui, dans leur vie, ont suivi quelques chasses. Le premier chasseur n'avait pas encore mis de balles dans son fusil, le second s'est *encoublé*, et le troisième, paralysé par l'émotion, n'a pu mettre en joue que lorsque la bête était hors de portée. C'est égal, nous sommes heureux et fiers d'accompagner le groupe qui a vu le loup, et d'arriver à sa suite à l'Asile, où nous nous promettons de recommencer le récit pour notre propre compte.

La situation de l'Asile du Marchairuz est ravissante ; mais vous ne vous représenterez jamais le coup d'œil pittoresque qu'il offrait ce clair matin d'été. 400 chasseurs de tout

âge et dans les costumes les plus variés, formaient çà et là des groupes qui auraient fait le bonheur de Bachelin.

C'est encore un chapitre d'un livre ayant passionné mon enfance qui me revient à l'esprit. Vous souvenez-vous de *l'Invasion*, où Erckmann-Chatrian, décrit les combats et les bivouacs des paysans vosgiens, défendant contre les Russes et les Autrichiens la France envahie ?

Eh bien, voilà dans un décor identique les mêmes scènes, moins la bataille. Nous saisissons l'occasion d'immortaliser ce tableau, en le fixant sur une plaque 9/12.

Il serait trop long de vous renseigner sur tous les bruits qui ont cours ; si 3 chasseurs sont inépuisables en descriptions charmantes, vous pouvez penser que les 400 réunis à cette heure au Marchairuz fourniraient de la chronique pour de nombreuses années. Tout ce monde saucissonne et se désaltère avec l'excellent vin de l'Asile, et nous allons de groupe en groupe faire quelques études de mœurs et de costumes. Le contingent de la Vallée est le plus nombreux (environ 300 fusils) ; la plupart de ces chasseurs sont reconnaissables à leur longue blouse d'horloger, verte ou bleue, quelques-uns ont des lunettes ; mais ce qui est le plus disparate ce sont les armes, qui sont de toute provenance, et il y a là tous les types déposés à notre frontière pendant l'hiver de 1871, le mousqueton Remington, le Chassepot, le Remington grand modèle, le Prélaz Burnand, le Peabody, le Vetterli

1^{er} modèle, un tromblon espagnol, des revolvers de toutes sortes, une canardière, et jusqu'à des antiques carabines américaines, lourdes et massives, bien encrossées et avec une pomme d'enjouement. Les jeunes ont apporté leurs fusils militaires et formé les faisceaux, baïonnette au canon.

L'enthousiasme est grand; seuls quelques sévères chasseurs trouvent que c'est beaucoup de bruit pour rien, et qu'il y a trop de novices. Nous ne sommes pas d'accord, au contraire. Nous sommes heureux de voir tant de bonne volonté et d'ardeur à venir ainsi faire preuve de dévouement à la chose commune — un pour tous, tous pour un, notre belle devise est une fois de plus mise en évidence.

Les opérations du matin n'ayant pas donné de résultat; une contre-attaque est décidée pour l'après-midi. Le chef de la battue, dans un discours énergique et bien dit, ordonne aux chasseurs sérieux une manœuvre qui doit faire sortir le loup du bois. Il s'agit d'envelopper le creux de l'Enfer, choisi par le fauve (auquel on n'ose plus donner de nom précis) et où il doit avoir établi sa famille.

Car, à n'en pas douter, il a une famille, des empreintes recueillies par un chasseur de Lausanne, M. Fèvot, en sont une preuve indéniable.

Les intrépides s'enfoncent donc de nouveau dans les forêts, et nous ne savons pas encore quel a été le résultat de ce retour offensif.

Au Marchairuz, la fête continue, et vers 3 heures seulement, la dislocation commence ; on tire quelques coups de fusil à la manière arabe pour montrer sa joie et pour se saluer. C'est le moment de partir pour ne pas recueillir au passage quelques-uns des projectiles variés servis chauds par nos traqueurs.

Nous opérons donc notre retraite sur St-Georges et Gîmel. Dans ce magnifique village nous rencontrons M. le vétérinaire Burnier, de Bière, qui nous donne avec la précision de l'homme de l'art une description des blessures faites aux moutons et aux génisses attaquées par le fauve. Ce doit être évidemment un animal de forte taille et très vigoureux, puisque dans le chalet de Foyrosaz, qui sert de lazaret, l'animal est parvenu à ouvrir la porte et à pénétrer dans l'écurie où se trouvaient deux génisses malades ; une d'entre elles a été en partie mangée, et les cinq premières côtes étaient dépouillées de leur viande, tandis qu'une vache morte, gisant à peu de distance du chalet, n'a nullement tenté l'appétit de l'animal féroce. Il y aurait jusqu'à présent plus de quarante moutons attaqués. Espérons qu'on ne tardera pas à donner au brigand la juste punition méritée par tant de massacres. »

— Nous reproduisons sous réserve les lignes suivantes que publie le *Courrier de la Côte* :

« Les fauves, loin d'avoir été effrayés par les exploits de nos Nemrods, ont signalé leur présence par de nouveaux méfaits. Dans la

nuit de jeudi à vendredi, un troupeau de moutons alpent sur la Dôle, a reçu la visite peu agréable de ces redoutables carnassiers. 29 moutons ont été tués ; les uns égorgés, d'autres précipités, dans leur affolement, du haut des rochers qui dominent le chalet ; 12 autres sont plus ou moins grièvement blessés.

Cette nouvelle visite était à prévoir après la battue organisée le jour précédent. »

— Une dépêche de Gingins à la *Revue* confirme que dans la nuit du 16 au 17, **41 moutons ont été tués par les fauves sur la Dôle.**



En 1894 des modzons ou des moutons furent trouvés à demi-dévorés sur l'alpage de la Foirausaz. De quels carnassiers s'agissait-il Loups, panthères, etc., toutes les suppositions étaient permises. Pour en avoir le coeur net, le gendarme du Brassus et un chasseur allèrent s'établir un soir en quelque lieu de la Foirausaz ; accompagnés d'une chèvre comme appât, attachée à un arbre sur lequel ils prirent la garde. Comme la chèvre rumina paisiblement et ne faisait pas signe

d'inquiétude, le gendarme se mit à bêler à l'idée que l'animal serait ainsi amené sur les lieux. Rien n'y fit et au matin les deux hommes regagnèrent le Brassus. Seulement le chasseur ne se fit pas faute d'imiter à droite et à gauche les bêlements du gendarme. Chacun en eut bientôt connaissance, si bien que celui-ci ne pouvait désormais plus descendre le village sans entendre bêler d'un côté ou de l'autre!

Tout de même on voulut avoir raison du dévoreur et une grande battue fut décidée pour le débusquer et si possible l'abattre. Les chasseurs de la Vallée, les hommes portant fusil de bonne volonté, furent convoqués à cet effet. Le plan était superbement conçu. Il s'agissait de former un cordon de tireurs qui encerclerait la Foirausaz. De fauve, il ne fut pas question; nul ne l'aperçut. Mais finalement tout ce monde reflua et se concentra au Marchairuz où le Lavaux et le La Côte coulèrent à flots. Toutefois de nombreux tireurs déchargèrent leurs armes contre des rochers ou des arbres, et l'on put s'étonner que personne ne fut atteint par les balles tirées imprudemment. Moi-même je ne participai à cette mémorable battue,

car le devoir me retenait au collège. Mais tard dans la soirée, raccompagnant votre chère maman Chez-le-Maître, qui n'était encore pas ma bien-aimée fiancée, je rencontrai les chasseurs du Solliat regagnant leur domicile, dont le Gros Capt qui avait passablement, même beaucoup, de vent dans les voiles. Par la suite il ne fut plus question du fauve; débusqué sans être aperçu, il avait gagné un autre territoire de rapines.